

■ Brésil | Élection présidentielle (1/5)

Le prix de la pacification

► Sergio Cabral Filho, gouverneur de l'Etat de Rio de Janeiro doit sa popularité à l'UPP, pour unidade de policia pacificadora. Lancée en 2008, cette nouvelle politique a pour objectif de (ré)instaurer un contrôle policier dans les favelas.

Reportage Raphaël Meulders
Envoyé spécial au Brésil

Le poing est levé. Le regard, droit et déterminé, fixe la caméra: "Nous allons conquérir les favelas une par une et mettre un terme définitif au pouvoir parallèle de cette ville." Sergio Cabral Filho (PMDB-centre) vient d'être réélu au poste de gouverneur de l'Etat de Rio de Janeiro. 65 % dès le premier tour. Aucun gouverneur n'avait à ce jour réussi un tel score.

Ce plébiscite de la population "fluminense", l'ancien journaliste le doit surtout à trois lettres : UPP, pour unidade de policia pacificadora. Lancée en 2008, cette nouvelle politique a pour objectif de (ré)instaurer un contrôle policier dans les favelas, les morros ou les communautés, comme préfèrent les appeler les Cariocas. Ces "bidonvilles" seraient au nombre de 1 000 à Rio (7 millions d'habitants). Un habitant sur trois y vit. Très longtemps ignorés par l'Etat (jusqu'en 1994, les morros n'étaient indiqués sur aucune carte officielle de Rio), beaucoup de communautés sont ainsi aux mains de groupes de trafiquants de drogues.

La mise en place d'une UPP se déroule en deux temps. En premier lieu, le Bope, la troupe d'élite de la police militaire de Rio - dont le symbole, une tête de mort, en dit long sur la détermination et dont les pratiques ont plusieurs fois été dénoncées par Amnesty international - envahit la favela "pour y mettre de l'ordre et les trafiquants dehors". Puis viennent les pacificateurs, des policiers militaires formés spécialement pour s'installer dans la communauté et qui misent sur une relation de proximité avec les habitants. Sergio Cabral l'a annoncé : d'ici 2014, date de l'organisation de la Coupe du monde au Brésil, toutes les favelas de Rio sous l'emprise de gangs auront une UPP à Rio. Jusqu'ici douze d'entre elles sont pacifiées.

Au pied du Christ rédempteur, le morro Dona Martha, dans le quartier de Botafogo (zone sud) est la vitrine de ce projet. Les 10 000 habitants de la communauté y co-toyent quotidiennement 123 policiers militaires qui se relaient pour assurer une sécurité 24h/24. "En tout, il nous aura fallu deux mois pour pacifier Dona Martha", explique le commandant Pricilla de Oliveira Azevedo, 32 ans, en charge de cette première UPP et devenue une véritable star au Brésil. "Il y a eu des victimes lors des affrontements, mais aucun "civil" n'a été tué, explique-t-elle.

La journée est chargée pour la jeune femme qui doit répondre tour à tour aux questions d'un documentariste canadien, de journalistes locaux et argentins. "Notre travail ne se limite pas qu'à la sécurité. Il y a aussi tout un travail social. Les gens doivent se réhabituer à une vie normale, sans contrôle des gangs. Ce n'est parfois pas si évident, mais ceux qui étaient impliqués dans les délits et crimes des trafiquants sont soit partis, soit ont changé de vie". 5 000 visiteurs sont déjà venus admirer, depuis mai dernier, "l'une des plus vues" de Rio.

Car Dona Martha a choisi d'insérer le tourisme dans sa nouvelle vie pacifiée. Des plans et des guides à l'entrée, des maisons colorées et un "bondinho" qui amène les visiteurs jusqu'au sommet où trône fièrement le bâtiment de l'UPP font partie du "package" touristique. Clou de la visite : la terrasse de Michael Jackson où trône la statue de la défunte star. C'est ici que le "King of the pop" était venue tourner le clip au nom évocateur "They don't care about us" (Ndlr: "Ils n'en ont rien à faire de nous"). Lumières, "becos" (petites allées) réasphaltés, terrain de football avec du gazon synthétique: le gouvernement a soigné l'apparence de Dona Martha. "Sortir les gens de la misère prendra du temps, mais avec la paix, on peut faire des miracles"

Autre morro de la zone Sud de Rio. Autre contexte. Avec ses (supposés) 250 000 habitants, Rocinha, plus grande favela d'Amérique latine, sait aussi ce que le mot tourisme veut dire. Ici, sept tours opérateurs emmènent jusqu'à 150 curieux par jour au sommet de cette véritable "ville dans la ville." Le très polémique "Jeep Tour" a par contre temporairement cessé ses visites en 4x4. "On avait l'impression d'être des singes à qui l'on jette des cacahuètes dans une réserve naturelle", explique Zezinho, habitant de la favela.

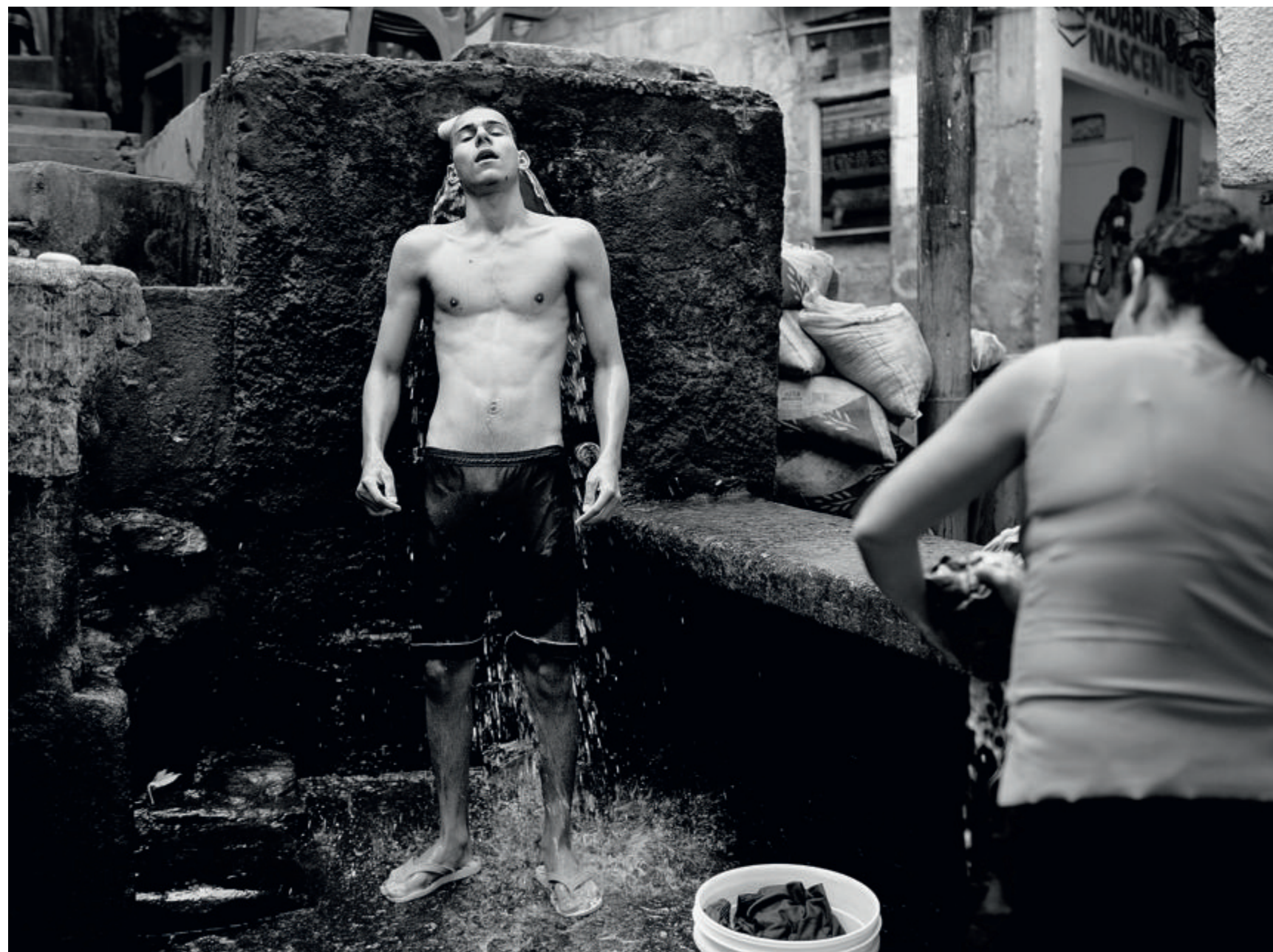
Avec ses trois banques, ses fast-foods, son école de samba, sa piscine publique, sa plage, ses radios et son wi-fi installé gratuitement, Rocinha est loin des clichés du bidonville. La différence avec Dona Martha ? Elle se remarque dès les premiers lacets de la montée du morro. Dans la cohue des motos-taxis, plusieurs passagers brandissent fièrement leurs armes. Rocinha, qui est l'un des grands "objectifs" de Sergio Cabral, n'est pas (encore) pacifiée. "Ils veulent installer une UPP en janvier, explique Zezinho, mi-américain, mi-brésilien et qui a Rocinha littéralement gravé en lui (tatouages et coupe de cheveux à la gloire de la favela). "Mais cela ne va pas être évident. Prendre un morro de 10 000 habitants, c'est autre chose que de prendre Rocinha". Zezinho, qui a vécu aux Etats-Unis et dont le rêve est d'installer une guest-house dans la favela, organise lui-même des tours à travers le morro. "Pour rien au monde je ne quitterai la communauté. Ici, ce n'est pas comme aux Etats-Unis: même sans éducation, tu peux t'en sortir."

Plus bas dans le valão, la partie la plus pauvre de Rocinha, les "becos" se rétrécissent et les fils électriques s'accumulent en boules géantes menaçant de tomber à chaque instant. Sur la place, les membres de l'ADA

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Raphaël Meulders parcourt le Brésil entre les deux tours de l'élection présidentielle.

"La tentation existera toujours pour certains policiers de rallier la milice, mais dans les zones contrôlées par l'UPP, je ne vois vraiment pas comment ils pourraient s'installer."

LE COMMANDANT PRICILLA



Scène de la vie quotidienne dans la favela Santa Marta, dans la zone touristique de Rio de Janeiro.

(Amigos dos amigos), gang qui contrôle Rocinha depuis 2001, dévoilent leur arsenal de guerre : lance-roquette et fusils de toute taille. Un groupe d'ados jouent à la playstation. Une main sur la manette, l'autre sur un AK-47. Depuis août 2009 et la destruction en plein vol d'un hélicoptère de la police, les forces de l'ordre et l'opinion publique ont pris conscience de la "sophistication" de l'armement des gangs. "Rocinha doit compter entre 800 et 1 000 membres de l'ADA, poursuit Zezinho. Mais ils aiment bien les touristes. A la fin de la visite, il y en a toujours un ou deux qui vont leur acheter de la drogue."

A quelques mètres de la place, "Tio nino" s'apprête à recevoir ses jeunes élèves de son cours d'artisanat "J'en ai déjà retiré une cinquantaine du trafic, se félicite-t-il. Certains sont même devenus patrons d'entreprises". L'UPP, "Tio nino" la voit d'un mauvais oeil. "Attention, Je suis opposé au trafic, qui n'existerait pas si la jeunesse dorée d'Ipanema et Copacabana ne l'entretenait tant. Mais Rocinha, c'est devenu - du moins quand la police n'y entre pas et que les gangs sont en paix - l'endroit le plus sûr de Rio. Ici un voleur sait exactement ce qu'il risque en cas de délit..."

Les touristes ne font, par contre, pas la file à l'entrée de Vila Cruzeiro, dans la zone Nord de Rio. Et pour cause, le quartier est complètement délabré et a très mauvaise réputation. Devant l'arrêt de bus, deux porcs se délectent des débris abandonnés en pleine rue.

Comme à Rocinha, les armes ne se font pas discrètes. Le "pouvoir parallèle" est omniprésent. Mais ici c'est le comando vermelho, l'ennemi juré de l'ADA, qui a pris possession des lieux. A l'entrée, une ONG néerlandaise propose une série d'activités (judo, football, peinture, musique...) aux enfants. "C'est très important de les occuper, de les éloigner le plus possible du trafic", explique Hercules Ferreira, président de l'association des habitants de Caracol, l'une des dix communautés de Vila Cruzeiro-Penha (130 000 habitants au total).

Juste en face du bureau du président, cinq adolescents regardent le match de football du Brésil face à l'Iran. Ils sont tous armés. Porte fermée, Hercules Ferreira lâche sa frustration. "Il est là le problème. Au Brésil, l'école se termine vers 13h. Et après ? Les adolescents des favelas n'ont absolument rien à faire. Ils voient les trafiquants avec leur argent facile, leurs chaînes en or et les filles qui leur tournent autour. Evidemment qu'ils sont tentés de les rejoindre."

"Interface" entre les pouvoirs publics et les habitants, Hercules craint que l'UPP n'arrive jamais jusqu'à Vila Cruzeiro. "Ce qui intéresse le gouvernement, c'est de montrer une belle image de Rio aux visiteurs durant la Coupe de monde de football en 2014 et les Jeux olympiques en 2016. Ils vont mettre des UPP du sud jusqu'au stade de Maracanã. Nous, nous sommes trop au Nord, tout le monde s'en fout de Vila Cruzeiro. Tout ce qu'on a vu de l'UPP, ce sont les trafiquants qui affluent ici

après avoir été chassés de la zone sud"

Reste une autre grande inconnue, mise en avant par le film "Tropa de Elite 2", qui connaît un succès énorme au Brésil : comment éviter que les policiers, y compris ceux de l'UPP, ne (re)tombent dans les travers des milices, ces troupes de membres et ex-membres de forces de l'ordre qui instaurent encore aujourd'hui leurs lois, avec la complicité de certains politiciciens, sur près de 250 favelas à Rio (d'après les chiffres du député Marcelo Freixo). "Avec un salaire de 996 reais (Ndlr : 430 euros) par policier, je ne crois pas à une politique de sécurité sérieuse", s'inquiète Rodrigo Pimentel, ex-officier du Bope et qui a inspiré le personnage principal du film. Hercules Ferreira a un avis tranché sur la question: "La milice, c'est pire que tout. C'est une mafia : ils volent, raquentent, tuent et violent. Les trafiquants, eux, ne demandent rien pour nous protéger. Au contraire, ils nous aident en cas de coups durs, ce que n'a jamais fait le gouvernement."

Le commandant Pricilla a aussi son opinion. "La tentation existera toujours pour certains policiers de rallier la milice, mais dans les zones contrôlées par l'UPP, je ne vois vraiment pas comment ils pourraient s'installer. Les habitants les dénonceraient immédiatement." En attendant, l'UPP poursuit sa route. D'ici 2011, 6 000 nouveaux postes de policiers devraient être créés à Rio. Il en faudrait quatre fois plus, selon les spécialistes, pour contrôler l'ensemble des favelas de la ville.

■ Brésil | Élection présidentielle (2/5)

Du soleil levant à la samba

► “Japantown”, au cœur de la tentaculaire São Paulo, abrite la plus grande communauté nipponne hors Japon.

Reportage Raphaël Meulders
Envoyé spécial au Brésil

Place da “Liberdade” à São Paulo. Un dimanche matin d’octobre. La pluie est diluvienne mais il en faut bien plus pour effrayer Hiromi Hisasuke, 67 ans, venu vendre ses bonzais dans sa charrette ambulante. “Le ciel va se dégager et on aura beaucoup de monde aujourd’hui”, prophétise-t-il, visiblement connaisseur des caprices de la météo brésilienne. Le “marché de l’Extrême-Orient” est une institution dans la plus grande mégapole sud-américaine. Chaque semaine, il attire des milliers de curieux avides d’exotisme.

Le visiteur ne peut pas se tromper : avec ses lampions typiques, ses restaurants, ses boutiques, salons de massage et ses camelots vendant des DVD pirates asiatiques à tous les coins de rue, il plonge en plein “Japantown”, la plus grande communauté nipponne hors Japon (1 million de Japonais ou descendants japonais dans l’Etat de São Paulo et 1,6 million pour l’ensemble du Brésil). Autour des kiosques à journaux, on mélange allègrement portugais et japonais.

Un œil sur les résultats des clubs de foot locaux, l’autre sur les nouvelles, dans les deux langues, que fournissent quatre quotidiens de la communauté nipponne. La tentaculaire São Paulo (deux millions d’habitants en 1950 et 18 millions aujourd’hui), ville d’immigration par excellence, est considérée comme le plus grand pôle multiculturel du Brésil. “C’est aussi l’une des villes au monde dont la population est la plus variée”, observe le journaliste Francisco Noriyuki Sato, un Nissei, soit un descendant japonais de seconde génération au Brésil. “Ici, vous avez aussi les plus importantes communautés d’origine italienne, espagnole et libanaise en dehors de ces pays respectifs”.

Et si São Paulo file, confiante, à travers ce début de siècle du haut de sa réussite économique insolente, elle n’en oublie pour autant pas son passé. “Le Paulista (NdLR : habitant de São Paulo) est fier de ses origines et en parle sans cesse, complète Christiane Sato, l’épouse de Francisco. Ce qui énerve d’ailleurs souvent les Cariocas, les habitants de Rio”. Comme tous les dimanches, le couple assiste à la réunion de l’association culturelle nipponne, véritable “think thank” des Nikkeis, comme on les appelle à São Paulo. Des Chinois, “de plus en plus nombreux dans le quartier, mais qui ne s’intègrent pas”, en passant par la fête à organiser le mois prochain en l’honneur des sénateurs nikkeis fraîchement élus au Parlement, la dizaine de membres de l’organisation fait le point sur l’actualité. “Acteurs, musiciens, politiciens ou hommes d’affaires, on retrouve des Nikkeis dans toutes les classes de la société, poursuit Francisco Sato. Les études ont toujours été très importantes pour les Japonais. C’est d’ailleurs la première chose que nos ancêtres ont construit en arrivant ici : des écoles”.

Les Nippo-Bréiliens occupent ainsi souvent des postes de choix dans la société paulista. “Vous ne trou-



Défilé organisé à l’occasion du centenaire de l’immigration japonaise à São Paulo en 2008.

vez jamais un Nikkei dans une favela. Il y a juste balle au pied que nous ne brillons pas vraiment...” Arrivé en 1934, à l’âge de trois ans, dans la région de São Paulo Hirofumi Ikesaki, un Issei, de la première génération se souvient de la “dureté” du travail dans les champs. A quinze ans, il décide de tenter seul sa chance à São Paulo. “J’ai effectué toutes sortes de petits boulots, comme taximan, livreur ou teinturier”. Puis M.Ikesaki lance sa propre entreprise qui est aujourd’hui un empire. Ikesaki est devenu le premier fournisseur de matériel des coiffeurs brésiliens et l’un des principaux groupes cosmétiques du pays. Impossible d’ailleurs de passer à côté de son énorme magasin qui trône fièrement à côté de la place Liberdade. L’homme, qui est aussi fier d’avoir été élu entrepreneur de São Paulo en 2004, est l’un des rares Nikkeis à être resté fidèle à sa religion d’origine, le shintoïsme. “Nous n’avions pas le choix”, explique Francisco Sato, “si nous voulions étudier dans une école publique, il fallait nous convertir au christianisme”. En 2008, la communauté nikkei a fêté en grande pompe, avec notamment la présence du prince Naruhito du Japon, le centenaire de son immigration au Brésil.

L’objectif des 165 premières familles nipponnes, arrivées en 1908 sur les côtes paulistas, était pourtant clair : se (re)faire une santé financière dans les plantations de café, puis revenir au pays. “A l’époque le Japon

quand le Japon connut une forte expansion économique, raconte Christiane Sato. On les appelle les Dekasseguis.”

Mais, signe des temps et de la très bonne santé économique du Brésil, ces trois dernières années, près de 100 000 Dekasseguis sont retournés au Brésil. “Avec toutes les difficultés de réadaptation que cela engendre, car ils ne parlent plus un mot de portugais...” Longtemps repliée sur elle-même, la communauté japonaise, s’est totalement ouverte avec sa quatrième génération de descendants, les “Vonseis”. “Ce n’est que depuis quelques années qu’on nous voit comme des Brésiliens à part entière”, poursuit l’épouse Sato. Les mariages mixtes ne posent plus aucun problème. Les Nikkeis ont d’ailleurs les yeux de moins en moins bridés... Et même si la nouvelle génération ne parle presque plus japonais, M.Sato décèle un “regain d’intérêt” des jeunes pour la culture de leurs ancêtres. Le journaliste reste critique sur son pays “d’adoption”. “Le Brésil a maintenant une économie de premier rang mondial, mais garde cette mentalité de pays du Tiers monde. Regardez les partis politiques (NdLR : une vingtaine au Brésil), ils sont tous populistes. On n’a jamais eu droit à un vrai débat de fond gauche-droite durant ces élections. C’est dommage”.

Les mariages mixtes restent, par contre, un sujet tabou pour la communauté sud-coréenne de São Paulo (50 000 personnes), installée dans l’ancien quartier juif de Bom Retiro. Fredonnant le dernier tube à la mode brésilienne, l’informaticien Marcos Kin, 27 ans, se sent pourtant à “90% Brésilien”. “J’ai déjà ramené des petites amies “occidentales” à la maison. Mais me marier avec une non-Asiatique, je crois que cela ferait scandale. Notre immigration est plus récente (NdLR : les premiers Coréens sont arrivés en 1963 au Brésil). On a encore quelques années à rattraper par rapport aux Japonais.” “Il n’y a pas si longtemps encore, il y avait souvent des bagarres entre des membres de la communauté coréenne et les Nikkeis, poursuit André Kwon, gérant d’un cyber-café. Les choses se sont tassées. Mais il existera toujours une rivalité avec les Nippo-Bréiliens”.

Si le Brésil se vante de son brassage unique de peuples et de cultures (il existe en brésilien une centaine de mots pour désigner les couleurs de peau des habitants), les discriminations sociales demeurent énormes. Alors qu’ils représentent près de la moitié de la population, les Afro-Bréiliens (noirs et métis) sont largement sous-représentés en politique (pas un gouverneur sur les 27 Etats et un seul sénateur sur 81, avant les élections de 2010) ou dans les médias, par exemple.

Plus de 62 % des Afro-Bréiliens vivent dans la pauvreté et une infime partie d’entre eux font des études

supérieures. Première femme noire députée du Brésil, Benedita da Silva affirmait en mai dernier au magazine “Le Point” : “Tout le monde se voile la face, mais dans les espaces de succès, on ne voit aucun Noir, en dehors peut-être de Pelé. Pour nous, les Noirs, c’est encore comme pour Lula avant son élection : au Brésil, on n’imaginait simplement pas qu’un pauvre puisse être intelligent”.

Pour remédier à cette situation, plusieurs universités ont instauré, depuis 2003, un système de quota pour favoriser l’accession d’étudiants “noirs et métis” aux études supérieures. Un système qui a vite montré ses limites. Ainsi la presse brésilienne a longuement relaté l’histoire des deux frères jumeaux Alex et Alan Teixeira da Cunha qui, en 2007, ont tous deux déposé leur dossier d’entrée à l’Université publique de Brasília (UNB). Comme convenu par les autorités de l’UNB, les deux frères envoient une photo de leur visage, en espérant bénéficier du quota des 20% de places réservées aux noirs et métis. Enfants d’un couple “mixte” (le père est noir, la mère est blanche), Alex a le teint légèrement plus clair qu’Alan. Du moins sur la photo. Résultat : Alan est accepté. Pas Alex. “C’est ridicule. Nous avons le même sang et avons pris cette photo le même jour”, expliquera Alex qui, finalement, gagnera son recours et entrera dans les quotas de l’université. Depuis l’UNB continue d’appliquer ce principe, mais a changé de méthode. C’est désormais après un entretien avec les candidats que les autorités décident de les intégrer dans les quotas ou non. Pour assurer leur place dans l’établissement, certains étudiants blancs n’avaient ainsi pas hésité à noircir leur visage via Photoshop... Une vingtaine d’universités brésiliennes appliquent actuellement ce type de quotas au Brésil, et si les chiffres sont encourageants (55 000 étudiants afro-brésiliens sont sortis diplômés depuis 2003), le projet reste fortement critiqué par différents hommes politiques qui y voient, en plus d’une discrimination, “l’établissement officiel” de races différentes au Brésil. Difficile aussi d’établir un profil pour ces quotas : d’après une étude de l’Université fédérale de Minas Gerais, 87 % des “Blancs” au Brésil possèdent au moins 10 % de gènes d’origine africaine...

Mais les mentalités sont, peut-être, en train d’évoluer au Brésil qui fut l’un des derniers pays à avoir aboli l’esclavagisme. Avec 20 % des votes au premier tour des élections présidentielles, la candidate métisse, Marina Silva, du parti vert, a en tout cas prouvé que le phénomène “Barack Obama” ne serait sans doute plus une exception réservée au “grand frère” nord-américain dans les années à venir.

Ils font l’actu aujourd’hui sur



FM - ARLON 101 - BRUXELLES 101.4 - CHARLEROI 101.4 - COMINES 91.7 - DINANT 107.2 - FERRIÈRES 106.4
FLORENVILLE 105.7 - GEMBLOUX 90.1 - HUY 105.6 - JODOIGNE 107.9 - LA LOUVIÈRE 95.6 - LIÈGE 103.2
MARCHÉ 105.5 - MONS 107.2 - NAMUR 99.7 - NIVELLES 107.1 - SPA 107.9 - ST-HUBERT 106 - TOURNAI 106.5
VERVIERS 107.6 - VIERSET 97.4 - WATERLOO 106.9 - WAVRE 95.4 - WWW.TWIZZ.BE



ANNE BARZIN & MAXIME PRÉVÔT

- Les invités politiques de 7h40
- Députés régionaux MR et Cdh
- Namur, capitale de la Wallonie : rétrograde ou visionnaire ?



PATRICK LAURENT & FERNAND DENIS

- Le Ciné Club de Twizz, tous les mercredis à 8h40
- Journalistes à la DH et La Libre Belgique

■ Brésil | Élection présidentielle (3/5)

Reportage Raphaël Meulders
Envoyé spécial au Brésil

Le prêtre, les tueurs, les fazendeiros et les sans-terre. Cela pourrait être le titre d'un mauvais western. C'est pourtant la réalité d'une petite ville dans le sud du Pará, le deuxième plus grand Etat du Brésil, aux confins de l'Amazonie et à 2 300 km de São Paulo. Mais si à Xinguara, les chapeaux de cow-boys et les bottes santiags font fureur, c'est bien du sertanejo, la musique country version brésilienne, qui rugit de rutilantes 4x4 ou de plus simples échoppes.

Ville assoupie sous ses 35 degrés à l'ombre et sa terre rouge envahissante, Xinguara attend ses premières pluies depuis juin dernier. L'élevage de bétail et, récemment, la découverte de richesses minières attirent les gros investisseurs de Rio et São Paulo, tout comme les paysans des Etats voisins plus pauvres du Brésil (Goiás, Maranhão, Piauí). A l'entrée de la ville, des ouvriers se pressent de terminer l'asphaltage de l'unique route reliant l'Etat du sud au nord, tandis qu'un peu plus loin, de nouveaux quartiers s'approprient à voir le jour. Xinguara, un Eldorado pour beaucoup de ses 40 000 habitants, vit un véritable boom économique et démographique.

Voilà pour le décor. Et voici le prêtre. Il s'appelle frère Henri Burin des Rozières, est français, dominicain, membre de la Commission pastorale de la terre (CPT) et est l'avocat des paysans les plus pauvres, ceux qu'on appelle les "sans-terre". Malgré son immensité territoriale, plus de 12 millions de personnes n'ont pas accès à la terre au Brésil. "Quand je suis arrivé ici, c'était encore la jungle", se souvient frère Henri.

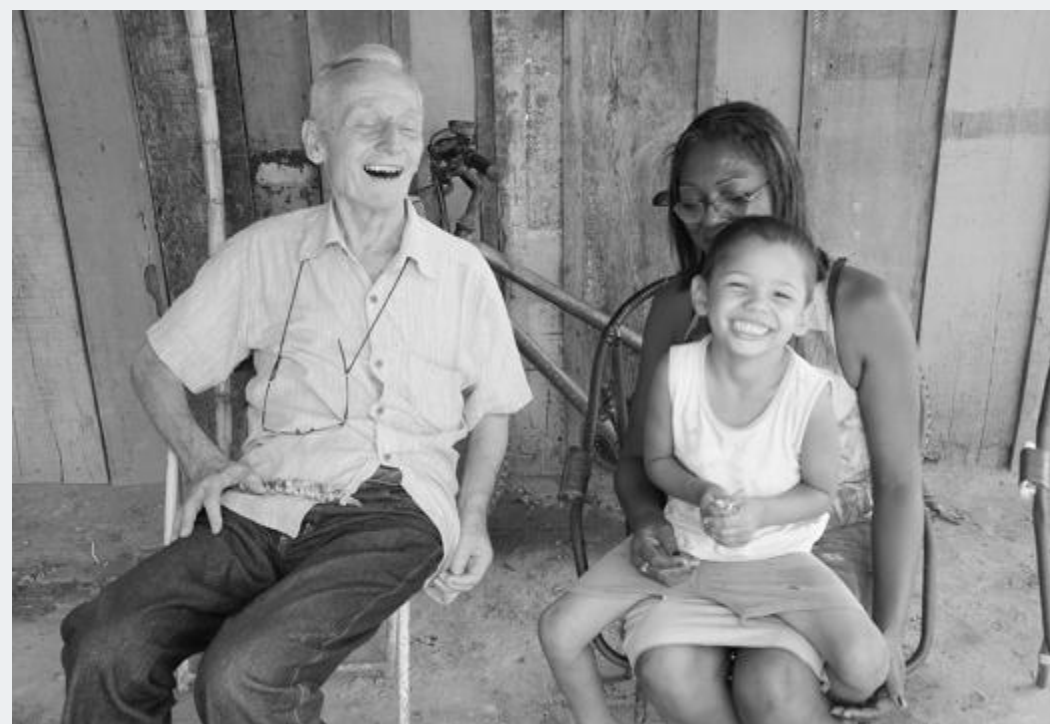
Depuis, le déboisement massif est passé par là et la région n'est plus qu'un immense pâturage que se partagent d'immenses propriétaires terriens. Et d'autres plus modestes. "Le Brésil est un pays inégal et la concentration des terres est emblématique de cette inégalité. C'est sa racine", explique celui que tout le monde ici appelle frei Henri. Avocat de formation, le dominicain, qui était déjà au Brésil depuis 1978, a été appelé dans la région en 1990. "C'était l'époque où les fazendeiros, les grands propriétaires terriens, avaient décidé d'éliminer tous les leaders syndicaux. Je devais suivre les procès qui devaient durer trois mois. Mais je suis toujours là."

Et si le dominicain est salué chaleureusement en rue, il sait aussi que son action en dérange plus d'un. Ses ennemis sont nombreux à Xinguara. A commencer par les notables de la ville. Le Rotary Club, le Lions club, la loge maçonnique et le syndicat ruraliste ont ainsi envoyé récemment une lettre à l'évêque du diocèse pour que ce dernier rappelle à l'ordre le frei qui favoriserait les occupations illégales de terre et détournerait les croyants du catholicisme avec son action. "S'il n'y a pas de changement radical de son comportement, il pourrait s'en suivre des conflits très désagréables", annonce la lettre. "Le MST (Mouvement des sans-terre) est autonome et choisit lui-même ses occupations de terrains. Moi, mon rôle, c'est de les aider juridiquement", se défend le frère.

Depuis son arrivée, frei Henri a fréquemment reçu des menaces de mort. Peu après l'assassinat de la sœur Dorothy Stang en 2005 à Anapu, plus au nord, sa tête est officiellement mise à prix dans un journal local : 100 000 reais (41 000 euros). Une pratique "courante" dans le sud du Pará. "Il y a une tablette de prix. Si vous êtes avocat ou évêque, les prix montent en flèche." Depuis, l'Etat a décidé de lui assigner, contre sa volonté, une garde rapprochée de trois policiers qui se relaient 24h sur

Un prêtre dans le far west

► Frère Henri est français, dominicain, membre de la Commission pastorale de la terre. Il est l'avocat des paysans les plus pauvres.



"On reconnaît un crime commandité au fait que les pistoleiros coupent une oreille de la victime. Et ce, afin de prouver que le contrat a bien été rempli." FRÈRE HENRI

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Raphaël Meulders parcourt le Brésil entre les deux tours de l'élection présidentielle.

24 à ses côtés. "Ma situation est un peu ridicule. Je suis vieux et étranger et je pense que d'autres mériteraient davantage cette protection. Mes policiers, que j'ai toujours soigneusement sélectionnés, sont davantage des gardes-malades que des gardes du corps", explique frei Henri, 81 ans, qui ne se déplace plus sans une béquille depuis ses deux accidents vasculaires cérébraux.

Mais le prêtre reste conscient du danger car les pistoleiros, tueurs professionnels, "pullulent" à Xinguara. Depuis 20 ans, le conflit de la terre a fait 500 morts dans la ville. "On reconnaît un crime commandité au fait que les pistoleiros coupent une oreille de la victime. Et ce, afin de prouver que le contrat a bien été rempli." Frère Henri connaît même ses "commanditaires". "Les plus dangereux, ce sont les petits et les moyens propriétaires terriens. Pas les grands. Ou alors ils le font plus discrètement."

Suite à un conflit "très dur", qui avait fait deux morts en 2005, un propriétaire, exproprié d'une partie de ses terres, a publiquement promis d'assassiner le frère. "Il y a aussi ces deux policiers, condamnés pour avoir torturé un enfant dont j'étais l'avocat. Malgré tous mes efforts, je n'ai jamais réussi à savoir s'ils étaient réellement en prison ou pas. La justice et la police sont tellement corrompues ici. C'est terrible."

Sur les dix-neuf procès intentés pour meurtre ces dernières années par la CPT, seul un a mené à la condamnation des prévenus : celui du meurtrier de sœur Dorothy, suite à une "forte pression" des Etats-Unis. "Il y a une telle impunité que les fazendeiros et les pistoleiros peuvent faire ce qu'ils veulent. Ils ne craignent absolument rien." Le combat du frei, qui il compare à celui de David contre Goliath, on le retrouve sur le terrain. Ou plutôt le long de la route principale, à 40 km de Xinguara, où 160 familles du MST ont établi leur campement depuis cinq ans sur une partie des 35 000 hectares de la fazenda Rio Vermelho. Une propriété des frères Quagliato, les anciens rois du bétail brésiliens. Poste de guet, école et organisation sociale rigoureuse, le MST, qui existe depuis 1984, est une machine bien rodée. Les familles vivent des produits cultivés sur le lopin de terre occupé, tout en vendant le surplus dans des petites échoppes le long de la route. Après une rapide célébration, le frei prend des nouvelles de chacun. Et donne des informations sur l'avancement du procès du MST contre le groupe Quagliato : "C'est maintenant officiel, 2000 hectares ne leur ont jamais appartenu. Ces terres sont publiques et doivent retourner à la réforme agraire et aux petits paysans." Soulagement général.

Le frei insiste aussi sur la pétition lancée à travers tout le Brésil et visant à limiter à 2500 hectares la possession de terre au Brésil. "Il faut se mobiliser, cette pétition doit arriver au parlement et devenir une loi." Dans l'assemblée, Gildonberg Costa da Natividade ne perd pas une parole du dominicain. Coordinateur du MST, le jeune homme de 24 ans, a vu son père échapper miraculeusement au massacre de Carajás (19 membres du MST tués par la police civile en 1996). "Il s'en est sorti avec une balle dans la jambe. Mais cet épisode m'a fortement marqué et, depuis, je suis rentré dans la lutte. Dans ce pays, si vous ne mettez pas de pression, vous n'obtenez rien du tout."

Et si les relations du MST se sont "pacifiées" avec les Quagliato, elles sont beaucoup plus tendues avec la fazenda Santa Barbara, vaste complexe de fermes du groupe Opportunity, dont l'actionnaire principal est Daniel Dantas, un banquier de São paulo au passé judiciaire chargé.

En cinq ans, le paulista a détrôné les frères Quagliato, en achetant, rien que dans le sud du Pará, 500 000 hectares de terre et 500 000 têtes de bétail. "C'est devenu le plus grand producteur de viande du Brésil et le second au monde", affirme frei Henri. Titre moins glorieux, il est aussi le principal responsable

de la déforestation au Para, selon l'Ibama, l'institut brésilien chargé de la protection de l'environnement. Le mois passé, l'organisme a ainsi pris en flagrant délit un employé de Dantas qui déversait, depuis un avion, des agrototoxiques dans une partie protégée de l'Amazonie. Le groupe aurait une "dette" de 20 millions de reais (8,2 millions d'euros) envers l'Ibama pour toutes ces actions illégales. "Vous croyez que ces amendes sont payées ? Jamais et c'est prouvé. Le lendemain, la Santa Barbara continuait son crime environnemental", affirme le frei.

Le conflit est intense. En juin dernier Oscar Boller Filho, le gérant de Santa Barbara, affirmait, photos de sa voiture criblée de balles à l'appui, avoir été victime d'un attentat. D'après un communiqué du groupe, les "envahisseurs de terres" étaient forcément les coupables de cet attentat. "Le MST est un mouvement pacifiste", défend Gildonberg. "Les seules armes que nous avons, ce sont ces manchettes pour ouvrir les noix de cocos", explique cette autre militante. Mais si on touche à nos familles, nous les utiliserons." Les victoires, le frei les compte sur les doigts de la main. "On avance à petits pas, en pensant aux générations futures. Mais c'est tout de même d'ici qu'est partie la dénonciation du travail esclave au Brésil. Au début, tout le monde niait cette réalité ou ne voulait pas y croire. Depuis notre action, tout le monde en parle et c'est devenu une priorité du gouvernement." Chaque année, 5 000 ouvriers-esclaves sont ainsi libérés dans le pays. "Le président Lula a fait des avancées sociales spectaculaires, mais, sur la réforme agraire, rien n'a avancé. Lula a tout misé sur l'agrou-

business (Ndlr : Le Brésil est devenu le troisième pays exportateur agricole du monde), mais c'est encore une catastrophe d'un point de vue social et environnemental. Tout comme ces recherches minières qui sont en train d'être réalisées dans le sous-sol de la région par de grands groupes brésiliens et étrangers."

Zinc, fer, nickel et or, les habitants du sud du Para s'y préparent : dans quelques années, la région devrait profondément changer de visage. "Mais ici, on a rien trouvé", explique Leonardo Mendes, un "petit fazendeiro" (3 000 hectares), du moins selon les normes brésiliennes, de São Felix de Xingu, à 250 km de Xinguara. "Tous ses projets de réduire la limite de possession de terre au Brésil, c'est totalement antidémocratique, pestait-il. Cette loi ne passera jamais. Nous avons eu ces terres grâce à notre travail et nous les méritons. Le frei Henri n'est pas le premier étranger qui vient nous faire la leçon. Sait-on en Europe que le Brésil n'est plus un pays colonisé ? Est-ce que je m'occupe des mouvements sociaux actuels en France ? Frei Henri serait sans doute davantage utile là-bas. Mais cette histoire de contrat sur sa personne, c'est totalement barbare. Seul Dieu peut prendre la vie de quelqu'un." La France, justement, frei Henri va y retourner en décembre prochain, afin de s'occuper de son frère atteint de la maladie d'Alzheimer. Et se soigner lui-même. "J'espère que les médecins me donneront le feu vert pour revenir à Xinguara. Il y a encore tellement de choses à faire ici. Je crois que ma mission n'est pas terminée", lance-t-il, sourire en coin.

Le Salon du Jeu & Jouet
Où tous les enfants s'amuse en jouant !

PLAY TOWN

4 > 7 novembre 2010
10.00 > 18.00 Tour & Taxis - Bruxelles
www.playtown.be
Prévente chez DreamLand et Maxiloys

organisé par V, m, FAMIDOO, Cerveau Kid, La Librairie, La Librairie, La Librairie, VLAARSE GEMEENS CHAPSICO MESSIE, DreamLand, ZOOM, RTL TVI, RTL, Liqueur, Ide, Femmes, BDW, La Librairie, La Libre

■ Brésil | Élection présidentielle (4/5)

Plus près de toi mon Dieu

► Etat officiellement laïc, le Brésil subit une forte influence de ses nombreuses "Églises".

Reportage Raphaël Meulders
Envoyé spécial au Brésil

Une dizaine de femmes enceintes, toute de blanc vêtues, caressent leurs ventres. La musique est douce, le message incisif. "Le don de la vie est le plus sacré qu'on puisse recevoir. Serra est pour la vie." Le clip électoral du candidat du PSDB (social démocrate) aux élections présidentielles, passé en boucle sur les principales chaînes de télévision brésiliennes, a choisi son moment. José Serra sait qu'en répondant de manière évasive à une question d'un journaliste sur la dépénalisation de l'avortement, Dilma Rousseff, sa rivale du PT (Parti des travailleurs), s'est mise dans l'embarras.

Au Brésil, l'interruption de la grossesse n'est permise par la loi qu'en cas de viol, ou si la vie de la future mère est en danger. Une loi trop libérale pour certains. Ainsi en mars dernier, l'archevêque de Recife, Monseigneur José Cardoso Sobrinho, avait excommunié une femme pour avoir fait avorter sa fille de 9 ans, violée par son beau-père. On estime qu'un million d'avortements clandestins ont lieu chaque année au Brésil.

L'équipe de campagne de José Serra, en retard dans les sondages, saute sur l'opportunité. Il y a 20 millions de votes "à prendre", ceux de l'électorat de l'évangéliste Marina Silva (Parti vert), éliminée de la course au premier tour et qui s'est déjà prononcée contre cette dépénalisation. La femme du toucan – emblème du PSDB – enfonce le clou : "Elle [Dilma Rousseff] veut tuer les petits enfants", explique-t-elle à une évangéliste de Rio lors d'un meeting électoral.

Les propos font le tour du Brésil et la polémique enfle. D'autant que quelques jours plus tard, une ancienne élève de l'épouse Serra prétend qu'elle a elle-même avorté durant sa jeunesse. Ce que Mônica Serra dément. Dilma Rousseff, quant à elle, réaffirme partout qu'elle n'a jamais émis l'idée de changer la loi actuelle tout en multipliant ses apparitions dans les églises.

L'avortement et la religion deviennent d'ailleurs les principaux sujets du premier débat télévisé entre les deux candidats de ce second tour. "Vous voici devenue soudainement plus dévote que le pape", lance José Serra à Dilma Rousseff qui se dit, elle, victime d'une "énorme campagne de calomnies et mensonges". Le toucan, qui remonte légèrement dans les sondages, reçoit le soutien de plusieurs évêques et pasteurs, qui incitent ouvertement leurs fidèles à voter pour lui. Finalement Dilma Rousseff éteint partiellement le feu en promettant, par écrit et devant une dizaine de pasteurs et prêtres, de ne pas toucher à la loi sur l'avortement ni, au passage, envisager une loi sur le mariage des homosexuels si elle est élue. "Ce débat sur l'avortement, qui est une question que les Brésiliens devront un jour affronter au lieu de la nier, a été posée de manière totalement électoraliste et hypocrite", analyse Sonia Giacomini, professeur en sociologie à la Pontificia Universidade Católica (PUC) de Rio de Janeiro. "Mais il révèle aussi la puissance des Églises dans ce pays."

Car si le Brésil reste officiellement le plus grand

"Ici, il n'est pas rare que certains prêtres et pasteurs donnent des consignes de vote. Et les fidèles suivent souvent ces recommandations."

ANA MARIZA RODRIGUES

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Raphaël Meulders parcourt le Brésil entre les deux tours de l'élection présidentielle.

pays catholique au monde, le catholicisme y est en perte de vitesse depuis une bonne vingtaine d'années (de 86% de pratiquants en 1980, il est passé à 73%) En cause ? L'arrivée de plusieurs dizaines d'Églises évangélistes (qui comptent 27,6 millions de fidèles, selon la revue "Veja") aux noms évocateurs : Assemblée de Dieu, Église pentecôtiste Dieu est amour ou Église de l'Évangile quadrangulaire, entre autres.

"Au Brésil, tout le monde peut créer une Église, il suffit d'avoir un local, un nom et un logo", ironise la catholique Ana Mariza Rodrigues dans la rue Uruguiana, artère animée du centre de Rio de Janeiro. La jeune femme, qui vit en Italie, note de grandes différences avec son pays d'origine. "Ici, il n'est pas rare que certains prêtres et pasteurs donnent des consignes de vote. Et les fidèles suivent souvent ces recommandations, car ils les considèrent comme des sages. Moi je trouve plutôt que c'est de l'ignorance de personnes désespérées." Et si Ana Mariza voit d'un très mauvais œil la montée en puissance des nouvelles Églises évangélistes, elle demeure critique envers la sienne. "L'Église catholique devrait davantage s'impliquer au niveau social. Elle monte au créneau dès qu'on parle de dépénaliser l'avortement, mais que propose-t-elle ? Les prêtres savent-ils ce que c'est de subir un avortement dans la clandestinité ?" Le social, c'est justement ce qui a permis aux différents courants évangélistes de pénétrer dans le paysage religieux brésilien.

L'Église universelle du Royaume de Dieu, de courant néopentecôtiste, en est l'exemple le plus flagrant. Omniprésente dans les quartiers populaires de Rio, les temples, marqués d'une colombe dans un

coeur rouge, l'emblème de "l'Universelle", sont des lieux de prières, mais aussi d'enseignement basique : on y apprend à lire et à écrire. Fondée en 1977 par Edir Macedo, un ancien employé de la loterie qui s'est autoproclamé évêque, l'Universelle posséderait près de 5000 temples à travers le Brésil pour 8,5 millions de fidèles et 10000 pasteurs. Edir Macedo a inventé la théologie de la prospérité, au concept très simple : "donner plus pour mieux recevoir." Ainsi, selon lui, la bénédiction de Dieu se manifeste uniquement par la richesse matérielle et la santé physique. La dîme, le dixième du salaire des fidèles reversé à l'Église, leur permet de se "débarrasser du diable", escalader l'échelle sociale ou guérir d'une maladie, et ce au cours de prières spectaculaires où trances et exorcisme font partie du show. A lui seul, Edir Macedo a déjà rempli à plusieurs reprises l'immense stade du Maracana (120000 personnes) lors de ses cérémonies. L'Universelle, dont le chiffre d'affaire annuelle tourne autour des 600 millions d'euros, possède la deuxième chaîne de télévision du pays, la Rede Record. Et plusieurs députés fédéraux en sont membres.

En 1995, des images publiées par la concurrente de Rede Record, la Rede Globo, montraient Edir Macedo expliquer son concept à ses pasteurs : "Vous comprenez comment cela fonctionne ? S'ils [les fidèles] veulent donner, tant mieux. S'ils ne veulent pas donner, qu'ils aillent au diable. Soit ils donnent, soit ils vont se faire foutre." Malgré ses propos et une condamnation pour charlatanisme, Edir Macedo, qui s'est prononcé pour la candidature de Dilma Rousseff, garde toute la confiance de ses fidèles. Sa popularité a même augmenté. "Le mouvement néopentecôtiste est celui qui progresse le plus actuellement au Brésil", explique Sonia Giacomini. "C'est inquiétant, car cela ressemble plus à un grand marché de promesses matérielles qu'à une religion. Il existe de fortes concurrence entre les différentes Églises de ce courant qui est très populaire dans les couches pauvres de la société, car il reprend des pratiques et un langage propre aux cultes afro-brésiliens."

Autre latitude, mais même ferveur. A Brasilia, capitale du pays, les panneaux rappellent un peu partout aux automobilistes que "Dieu est fidèle et les aime". Dans le quartier commerçant de la ville, les magasins évangélistes ont pignon sur rue. Des derniers tubes des pasteurs chanteurs en passant par les T-shirts demandant "Dieu est fidèle, et vous ?" ou les tasses "100 % Jésus", la panoplie est complète.

Beaucoup se basent sur une prophétie datant de 1883 et annoncée par Giovanni Bosco, prêtre italien qui voyait une nouvelle civilisation surgir entre les 15° et 16° parallèles, "le long d'un lac artificiel" (ce qui est le cas de Brasilia), pour affirmer que la terre y est sacrée. Au Vale do Amanhecer, à 45 km de Brasilia, on se prépare ardemment à cette nouvelle civilisation. Immense statue du Christ, lac en forme d'étoile de David ou temple aztèque : vu de l'extérieur, le Vale a des allures de parc d'attractions des religions. Passée la porte, l'impression demeure. Hommes (surnommés les "jaguars") et femmes (les "nymphes") déambulent dans des tenues d'une autre époque. La doctrine, fondée en 1959 par Tia Neiva, une ancienne

conductrice de camion devenue medium, est complexe et mêle réincarnation, communication avec les défunts et christianisme. "Ici on harmonise sciences et religion", explique Godefrod Alveida, maître lumière, l'un des plus hauts grades au Vale. "Pour nous, toute croyance est bonne. Du moins, tant qu'elle ne nuit pas aux autres." Le lieu attire chaque jour près de 2000 fidèles. Plusieurs artistes brésiliens et hommes politiques de renom en sont membres. "J'avais fait un pacte", explique Godefrod, "mon bateau a fait naufrage en 1983 et j'ai promis que si je sortais vivant des eaux, je me rapprocherai de Dieu".

Construit au milieu de nulle part, le centre est désormais entouré d'une ville de 30000 habitants. "Ces pratiques pourraient faire sourire en Europe, mais elles

sont acceptées comme telles au Brésil, dont la population a toujours été très mystique et, surtout, très respectueuse des religions des autres", poursuit Sonia. Le Français Allan Kardec, qui n'a jamais vraiment été prophète en son pays, retrouve ainsi les plus grands adeptes de sa doctrine, le spiritisme (qui inclut la croyance aux réincarnations multiples et la communication avec les morts) au Brésil, où l'on compte six millions de karcécistes pratiquants et plus de vingt millions de sympathisants. Une doctrine en forte hausse de popularité, surtout auprès de la classe aisée. "Ce sont là encore des pratiques provenant du culte afro-brésilien", analyse Sonia Giacomini, "mais les riches préfèrent être associés à un penseur européen plutôt qu'à un culte provenant d'Afrique".



Niko rappelle un certain nombre de prises de courant

Vous avez acheté une prise de courant Niko entre le 29 septembre 2010 et aujourd'hui ? Dans ce cas, lisez très attentivement ce communiqué.

La sécurité est une priorité absolue pour Niko. C'est pour cette raison que toutes les prises de courant Niko sont équipées d'une sécurité-enfants. Néanmoins, lors d'un échantillonnage, nous avons remarqué que la sécurité-enfants d'une petite quantité de prises de courant fabriquées récemment ne fonctionne pas comme elle le devrait.

Bien qu'aucun incident ne se soit produit, Niko a arrêté immédiatement la vente de prises de courant susceptibles de présenter ce défaut. Afin d'exclure tout risque, nous rappelons également les prises de courant déjà vendues.

De quelles prises de courant s'agit-il ?
Les prises de courant vendues ou installées entre le 29 septembre 2010 et aujourd'hui, portant un code de date compris entre 10381 et 10422.

La prise de courant a été installée par un installateur agréé ?
Demandez-lui de vérifier au plus vite la prise de courant qu'il vient d'installer. Si nécessaire, il remplacera le produit gratuitement.

Vous avez acheté ce produit dans un magasin de bricolage ?

- Le code de date se trouve sur le dessous du produit. Pour plus d'informations, consultez la page www.niko.be/reprise.
- Le produit en question porte un code de date compris entre 10381 et 10422 ? Rappelez-le au plus vite à l'endroit où vous l'avez acheté. Il sera échangé gratuitement.
- Important : n'oubliez pas de couper le courant lorsque vous démontez la prise de courant.

Si vous achetez un produit portant un code de date inférieur à 10381 ou un code de date égal ou supérieur à 10423, ne vous faites aucun souci en ce qui concerne la qualité et le bon fonctionnement de la sécurité-enfants.

D'autres questions ?
Contactez notre service clientèle en appelant le 03 778 90 80 (les jours ouvrables de 8h00 à 18h00) ou en écrivant à support@niko.be.

Niko sa • Industriepark West 40 • BE-9100 Sint-Niklaas
Tél. +32 3 778 90 00 • fax +32 3 777 71 20 • www.niko.be

niko
Illuminating ideas.

PA-302-02/2010

Reportage Raphaël Meulders
Envoyé spécial au Brésil

En sept ans, c'est toute une France que nous avons fait monter de classe sociale." Guido Mantega, le ministre brésilien des Finances, né en Italie, est un rien trop optimiste (la France, au dernier recensement, comptait un peu plus de 62 millions d'habitants), mais les chiffres présentés à la revue "Isto é" demeurent éloquentes: depuis 2003, 56 millions de Brésiliens ont pris l'ascenseur social. D'après ces mêmes chiffres, une autre "France entière" (57 millions de Brésiliens des classes D et E, cette dernière correspondant au salaire minimum, 220 euros/mois) restent cependant encore en marge de ce qu'on appelle au Brésil le miracle économique. Un résultat qui explique le taux d'approbation "staliniens" (84%) du gouvernement sortant par la population brésilienne.

D'après une enquête publiée ce jeudi, seuls 3% des Brésiliens estiment que le gouvernement sortant "a fait du mauvais travail". "Ils doivent, sans doute, appartenir à un comité de soutien d'un candidat aux présidentielles", lance en boutade le président Luiz Inácio Lula da Silva, en référence à José Serra (PSDB), le candidat de l'opposition, en perte de vitesse dans les derniers sondages. Coup de génie, selon certains, Lula, l'ancien syndicaliste, a très vite compris, en prenant les rênes du pouvoir en 2003, qu'il fallait éviter de mettre des bâtons dans les roues des gros bonnets économiques, s'il voulait réaliser ses programmes sociaux. Résultat, le Brésil est devenu la huitième économie au monde et les grandes fortunes ne se sont jamais aussi bien portées.

Sur la très attendue liste des milliardaires (en dollars US) du magazine "Forbes", on retrouvait 18 noms brésiliens en 2010, contre 13 en 2009. Premier brésilien, Eike Batista (dont la fortune investie dans le pétrole et les minéraux est estimée à 27 milliards de dollars), qui a pour objectif de "dépasser Bill Gates", arrive en huitième position des hommes les plus riches au monde. Mais c'est un autre milliardaire qui a fait l'actualité de ces derniers mois. En acceptant de devenir le "vice" de l'écologiste Marina Silva, Guilherme Leal (463^e position sur la liste Forbes, et 12^e Brésilien), ancien président du WWF brésilien, a vite compris qu'entrer dans la vie politique comportait des désagréments. A peine sa candidature annoncée, celui qu'on surnomme le milliardaire vert se voyait accusé de déforestation illégale au large de sa propriété de Bahia (nord du Brésil).

Discret et d'origine modeste, Guilherme Leal symbolise la *success story* à la brésilienne. Quand il reprend le petit magazine de cosmétique "Natura", au centre de São Paulo, en 1979, le Paulista n'imaginait sans doute pas qu'il deviendrait le principal groupe cosmétique d'Amérique latine. Aujourd'hui, la firme, qui mise sur le business vert, compte près de 6 000 employés et a un chiffre d'affaires d'1,9 milliard d'euros pour un total de 1,2 million de consommateurs. Fatigué par une très longue campagne électorale, Guilherme Leal a

■ Brésil | Élection présidentielle (5/5)



Ivo Pitanguy: "Il y a vingt ans, j'aurai dû expliquer ce qu'était la chirurgie esthétique, aujourd'hui, je dois expliquer ce qu'elle n'est pas."

► La croissance économique du Brésil est impressionnante et le pays connaît de belles "success stories". Exemple avec Ivo Pitanguy, l'as du bistouri.

Le Michel-Ange du scalpel

décidé de ne plus répondre aux journalistes "avant d'avoir fait un choix définitif sur son avenir", explique son porte-parole.

S'il n'est pas sur la liste "Forbes", Ivo Pitanguy ne doit pas en être loin. En tous cas, il connaît, plus que quiconque, l'intimité des "grands" de ce monde. Considéré par beaucoup comme le meilleur chirurgien esthétique de la planète, l'octogénaire en a reçu plus d'un dans sa clinique située dans le quartier de Botafogo, à Rio de Janeiro. Bien qu'il n'ait jamais cité de noms (mais il a donné des indices assez précis dans une autobiographie), les Brésiliens tiennent pour acquis que le roi Hussein de Jordanie, Sofia Loren, l'ex-impératrice iranienne Farah Diba, Stéphanie de Monaco ou encore Niki Lauda sont, notamment, passés sur la table du "Michel Ange du scalpel". Pour le reste, mystère.

Le chirurgien opère dans près de cinquante pays. Mais c'est à Rio de Janeiro, où la population est "très souvent à moitié nue" et où le culte du corps est une institution, que le "professeur" opère le plus régulièrement: sur les 450 000 opérations de chirurgie plastique (et esthétique) réalisées au total, au Brésil, en 2008, 70 000 l'ont été dans l'ancienne capitale du pays. Et parmi celles-ci, 18 870 sur des étrangers. D'après la presse locale, Madonna serait venue rendre visite au docteur en juin dernier. "Je ne peux rien vous dire", explique Ivo Pitanguy dans un français parfait, dans son bureau-appartement situé au quatrième étage de la clinique. "La liste de mes patients est confidentielle..."

Impossible donc de savoir si nos célébrités, un homme politique ou une présentatrice de JT belge, par exemple, sont passées sur le billard à Rio. "Non, je resterai muet comme une carpe, rigole-t-il, mais j'ai pas mal de patients belges. Et beaucoup d'amis aussi que je croise à Gstaad, en Suisse, où j'ai un chalet." En plus d'une maison particulière à Paris, l'as du bistouri s'est aussi offert une île de 800 000 m² au large d'Angras dos Reis, à un jet d'hélicoptère privé de Rio. L'île (la mal nommée île des "grands porcs") des Pitanguy est une des plus célèbres de cet archipel, paradis des Cariocas fortunés. Elle a déjà reçu la visite des Rolling Stones, de l'ancien président des Etats-Unis Jimmy Carter ou encore de la top model Naomi Campbell. "J'y ai reconstruit un véritable sanctuaire environnemental", explique fièrement le médecin.

L'histoire d'Ivo Pitanguy, aussi connu à Rio que Pelé ne l'est au Brésil, retrace presque un siècle du pays. Né à Belo Horizonte en 1926, Ivo Pitanguy a pratiqué très jeune la chirurgie réparatrice aux Etats-Unis, puis en France, où il s'est notamment occupé des mutilés de la Seconde Guerre mondiale. En 1961, après l'effroyable incendie (2 500 blessés et 500 morts) du Grand cirque nord-américain de Niteroi, près de Rio, Ivo Pitanguy est appelé à s'occuper, durant plusieurs mois, des grands brûlés, "surtout des enfants", se souvient-il. "C'était horrible."

C'est à ce moment qu'il se rend compte de l'importance des techniques de la chirurgie plastique et esthétique, "déconsidérées à l'époque", dans ses interventions. En 1963, il construit sa propre clinique, avec sa bibliothèque et son centre de recherche. Depuis cette époque, Ivo Pitanguy a formé 500 chirurgiens venus de quarante pays. Et si le business tourne à plein régime auprès de la jet-set carioca et internationale, Ivo Pitanguy se rend chaque mercredi à la clinique publique Santa Casa de Misericórdia pour y soigner les classes défavorisées de la population.

Pour parer aux malformations congénitales ou aux déformations diverses, le bistouri est autant réparateur qu'esthétique. "Les deux disciplines se mêlent, explique le professeur. Notre rôle, c'est de rendre normal ce qui ne l'est pas. Et le normal, c'est ce qui ne se remarque pas. Le pauvre qui a un nez de travers a autant le droit de se faire soigner qu'une star du cinéma." Pour son action à la Santa Casa, le Carioca a reçu le prix de la culture pour la paix des mains du pape Jean-Paul II.

A 84 ans, Ivo Pitanguy opère encore trois fois par semaine. "Certains nous prennent pour des magiciens, mais nous ne pouvons pas tout faire. Il y a des limites techniques et éthiques surtout", explique celui qui se considère avant tout comme un "psychiatre armé d'un scalpel". "La beauté, c'est une question d'harmonie avec soi-même. On peut se trouver moche, alors que tout le monde vous trouve beau. L'auto-perception est souvent plus forte que celle de notre entourage. Si quelqu'un n'est pas satisfait de son image, il a le droit de l'améliorer."

Ivo Pitanguy, qui a trouvé "très réussi" le récent lifting de la

Épinglé

Dilma Roussef en tête

En tête des sondages. La dauphine du président sortant Luiz Inácio "Lula" da Silva, Dilma Roussef (gauche), arrivée première au premier tour de la présidentielle, le 3 octobre, est en tête des derniers sondages pour le second tour, ce dimanche. Elle devance à chaque fois d'une dizaine de pour cent – pour atteindre environ 56% – le social-démocrate José Serra, arrivé deuxième au premier tour. Arrivée troisième, l'écologiste évangéliste Marina Silva n'a pas donné de consigne de vote. Elle avait mordu sur l'électorat potentiel de la dauphine à qui les milieux religieux reprochent d'être favorable à l'avortement. MFC

Avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Communauté française, Raphaël Meulders a parcouru le Brésil entre les deux tours de l'élection présidentielle.

candidate Dilma Rousseff, a un regard critique sur l'évolution de la chirurgie esthétique. "Il y a beaucoup d'abus dans la profession. Il y a vingt ans, j'aurai dû vous expliquer ce qu'était la chirurgie esthétique, aujourd'hui, je dois expliquer ce qu'elle n'est pas." Les différences culturelles sont aussi corporelles. "Aux Etats-Unis, les femmes donnent beaucoup d'importance à leur poitrine. Au Brésil, on adore les fesses bien rebondies. Je pense que les Européens sont davantage attirés par les jambes d'une femme."

Mais, ces dernières années, Ivo Pitanguy a vu une croissance "exponentielle" de sa clientèle masculine, qui représente désormais 20% de ses opérations. "Avant, les hommes faisaient semblant de se casser le nez pour venir me consulter, maintenant, c'est presque devenu une fierté." La mode est au rajeunissement facial et à l'accroissement mammaire (pour les femmes). "Mais les modes passent, les cicatrices restent", plaisante Ivo Pitanguy, qui n'a jamais eu recours à la chirurgie esthétique. "Mon ego n'est pas assez développé pour cela. Pour l'instant, je me tolère. Mais qui sait dans le futur?"

Et le Brésil, dans tout cela, a-t-il changé sous l'ère Lula? "On nous regarde différemment à l'étranger, en tous cas. Mais je dirai que ce sont, avant tout, les Brésiliens qui ont changé. Je les trouve beaucoup plus décontractés qu'avant, plus confiants." Plus qu'une avalanche de chiffres, c'est peut-être finalement cela, le miracle économique brésilien: un profond lifting des mentalités.

Office:mac 2011

Libérez vos idées.
Gagne avec La Libre Belgique et Microsoft un exemplaire de Office:Mac 2011
Jouez maintenant sur lalibre.be



WWW.BENSON-SHOES.BE
02 502 69 59

EMBAUCHOIRS OFFERTS

DU 20 OCT. AU 23 NOV.
A L'ACHAT DE
CHAUSSURES CLASSIQUES

WATERLOO
PASSAGE WELLINGTON 37
(GUICHET CINEMA)

BRUXELLES
RUE DE NAMUR 97
(PORTE DE NAMUR)

IXELLES
GALERIE LOUISE 126
(ENTREE PLACE STEPHANIE)